



2025

GRAND PRIX

Claude Boulianne

Le Dytique (les siècles de l'hiver)

Le gris, l'agacé, le brun, le farouche

tu craques dans la beauté fantôme du froid¹

La forêt s'arrête, le moteur s'éteint et toutes les solitudes à la ronde se braquent sur moi. Mes doigts s'agrippent à l'arme, je me retourne dans une hollywoodienne mise en scène, une détonation sourde, la journée se noircit.

L'américain tombe au pied de la motoneige de Joseph-Armand.

Je viens de détruire l'équilibre entre la beauté et la nécessité de ma fuite, alors je tire encore une fois sur le corps inerte de l'étranger.

Comme s'il me fallait rassurer mon désarroi, le classer dans le bon droit, une légitime défense de notre liberté.

Comme si le vieux corbeau, gardien des lieux, exigeait que je signe en contrebas de mon aveu.

"Ce n'était pas un accident, mais mon devoir", estampé d'un X.

J'allais devoir, une fois le souffleur de nouveau audible à mes tympan, revenir vers le texte et faire disparaître ce monstre impérialiste de la route, du terroir, de mon esprit.

Jour 1

J'ai roulé avec le vieux 4x4, dont tu ne voulais pas te débarrasser, jusqu'à ce que la neige m'arrête. Je n'ai pas pris la voiture électrique, ils les localisent par satellites. Je suis entré à l'aube par l'ancien chemin à l'intérieur du parc, il fallait éviter la guérite et les balayages de drones.

¹ Les siècles de l'hiver, Gaston Miron, L'Homme rapaillé.

Je n'ai croisé qu'un jeune hussard fasciste, le pauvre, il ignorait que j'avais déjà les bottes dans le Rubicon. Je dis un jeune, mais je l'ai désarçonné avec son casque sur la tête, les aigles sur ses manches sans chercher à voir son vrai visage.

J'ai camouflé le camion et le ski-doo avec des branches, attaché nos bagages au traîneau et j'ai longé la *route 2* jusqu'à ce que je retrouve le sentier.

J'ai marché toute la journée comme si tu m'attendais là-bas, tendant l'oreille aux hélicos et autres engins de l'ogre Sam. Les derniers kilomètres ont testé les limites de mon corps frêle. Les efforts ont détrempé mes vêtements, le froid s'est déguisé en prédateur et mâchouiller la pelure de mes os.

Du crayon blanc et vert partout.

Un destin gris, abstrait sans ta magie, sans les couleurs que tu fabriques de ta présence.

Le seul bruit qu'on pouvait percevoir provenait de mes muscles endoloris, de mes chevilles de calcaire attachées à de vieux pieds grognards que ma tête dure ramenait au pas.

Ne dis rien, je sais que tu étais souvent là, dans mon dos à me pousser en avant.

Et je l'ai trouvé au tout début de la tempête, juste en dessous du coucher de soleil, exactement là où tu l'avais laissé, dans la pliure de la carte.

Le Dytique

Au sommet du lac Sault, je devine la falaise tout près, derrière le dôme de poudrerie.

Je me réfugie à l'intérieur.

Tout est comme avant, ou presque.

Ma respiration est écourtée, je fume d'épuisement, mais arrive petit à petit à goûter à cette victoire sculptée dans le cèdre.

J'inspecte rapidement les lieux, frigorifiés au centre du campement. Heureux de revoir, la table burinée par les lames suisses et les murs givrés, la boîte à bois pas tout à fait vide et le matelas bleu éventré, mais vivant. Le foyer trône toujours dans son coin, sa cheminée plus cabossée que sur nos photos. Je dois donner un coup d'épaule à la porte pour sortir de ma tête.

De mes dernières forces en réserve, je tire le traîneau à l'intérieur, trouve la boîte d'allumettes et les allume-feu.

Je rapaille tout le bois sec à ma portée, craque plusieurs allumettes avant de trouver celle que tu aurais prise en premier.

À la plus jolie pyromane, voilà notre feu.

Je sais que je devrais manger, mais je suis trop crevé.

Les flammes colorent le bûcher, je dépose le carnet de bord, le crayon et ma tête. Dehors les rafales remontent la vallée et se lancent tête première dans les arbres, on peut entendre leurs conneries d'adolescents sous la porte.

La chaleur a tôt fait de m'assommer, une anesthésie généralisée, le craquement du plafond de l'abri est la dernière chose que je perçois avant le générique.

J'ignore s'il y aura une suite, un jour 2

Jour 2

Il faut s'extirper de l'hibernation dans une ouverture éclairée.

À l'extérieur de ma coquille, j'ai mal à l'ensemble de ma carcasse.

Mon squelette se dresse lorsqu'un avion de chasse survole le parc à basse altitude. Les salopards, il a suffi d'un milliardaire en déséquilibre international pour qu'ils débarquent sur nos terres. Envahisseur humanitaire, parachuté pour protéger la grande Amérique, ses mines, son pétrole, son électricité, son bois et son aimable populace nordique.

J'ai dormi du mieux que j'ai pu, j'ai cru y rester un moment.

Je suis retourné des millions de fois te chercher au lieu de me terroriser ici.

Je repars les braises de la veille avec les deux derniers éclats de bois. Me change et accroche les vêtements moites à une corde près du foyer. Enfin je trouve un crochet près du lit pour la carabine.

Deux tasses d'eau froide, un café et un jerky. Je n'arrive pas à être serein, il y a tant de pensées de gamins qui se bousculent.

J'ai retrouvé la hache derrière le foyer, vidé le traîneau que j'ai camouflé au pied des épinettes.

On ne distingue plus aucune trace de ma marche forcée, on dirait bien que mère nature lutte avec le bon maillot. Je trouve à quelques mètres du camp une corde de bois ensevelie sous une bâche, je m'affaire à en transporter une bonne quantité.

Tout en bas, aux pieds du perchoir, le lac est un parchemin, un testament avec des marges de conifères. Je planifie des itinéraires aléatoires, calculant les risques de repartir en ski sur le lac vers la Guêpe ou de couper à travers le chablis vers l'Alucite.

Il me faut tracer une ligne, départager le bien du faux.

J'hésite à monter rejoindre les miliciens jamésiens pour lutter ou rendre les armes à nouveau dans tes bras.

Entre deux voyages, le soleil s'éteint d'un coup, un nouveau désordre atmosphérique descend du nord. Nos alliés européens racontent que c'est eux, les *Fuckings Amerloques*, qui manipulent les sondes de la NASA bouleversent notre climat pour perturber notre moral.

Le gros temps déboule du ciel dans un hurlement.

L'heure est à se planquer du loup. Un parfait moment pour remettre de l'ordre, déficeler les sacs de transport éparpillés et s'approprier la demeure.

La porte calfeutrée, je prends la décision, une fois mon thé prêt, de laisser mourir le feu pour rationner le bois et éviter d'être repéré de là-haut.

Je m'interroge à voix haute, ça calme mes tremblements anxieux et garde à distance mes épisodes colériques.

Je me réponds avec tes mots. J'aime que tu aimes les tempêtes.

C'est un marin de l'expédition Endurance, tu sais le genre de reportages que je regardais en boucle. Alors cet explorateur francophile du groupe, dont j'ai oublié le nom, s'est fait questionner à l'époque par un reporter belge :

_ Pouvez-vous me décrire *la pire tempête* que vous avez affrontée en Antarctique ?

_ "Je vous répondrais mon cher, que si un homme parvient à vous décrire cet épisode de fin du monde, vous saurez qu'il ne l'a jamais réellement rencontré et encore moins foutu son nez dans le noir de ses cheveux de jais !".

J'ai déroulé ton sac de couchage du bord du foyer. Laisser ta camisole préférée et tes sous-vêtements en laine mérinos dans le sac sur la tablette.

J'ai acheté trois nouveaux livres avec de jolis titres.

J'ai aussi quelque part celui qui était sous ton oreiller et que tu avais commencé à l'automne. Tu sais celui avec une couverture japonaise et le signet en cuir.

J'y ai pensé en revenant chercher les médicaments pour ton coeur qui s'emballe parfois. Le soir est arrivé pendant que je me racontais des souvenirs que j'avais oublié. J'ai fait une liste de matériel, décompté le calendrier pour me rendre au printemps.

Je me suis autorisée à brûler cinq bûches et à manger à ma faim.

J'ai rechargé la carabine et mes batteries.

Il y a si longtemps que je t'ai vue.

C'est décidé !

Demain, je remets mes bottes de sept vies et retourne te chercher, te sortir de là.

Jour 3

Diabla d'hiver.

Dehors, on ne voit ni sa queue ni sa tête.

Le plan avorté, je maudis Dieu, il me cherche, la frustration me retrouve, je dois m'occuper.

Je fais des rondes pour déneiger la porte de peur de rester piégé à l'intérieur de moi.

Je me tiens un moment debout face au chaos, montant la garde pour rien, devant ce qui ressemble de plus en plus à un cercueil de bois mort.

Le Dytique, *dytikos*, qui aime à plonger.

Ma coupure avec le monde est profonde.

Je referme la porte et sabre le carton de vin.

Jour 4

J'ai dormi jusqu'au milieu du beau temps, l'ancien, perdu la réalité trop longtemps pour t'entendre approcher.

J'ai le visage sec et la gueule en rondin.

_ Il faut se lever vieil ours !

Sa voix.

Je fais le choix de ne pas ouvrir les yeux.

Je reste dans le noir du cinéma, à projeter des roulettes de diapositives.

J'aimerais lui crier qu'elle me manque sans m'effrayer.

Mais rien ne sort de ma bouche.

Juste un sourire breveté portant le prénom de sa compagnie.

Elle n'est peut-être pas vraiment là, mais attrape ma main.

Quelque chose cloche.

Ses doigts sont chauds, il n'y a pas de feu et pas d'odeur de café.

À l'extérieur un étranger gueule.

HERE, I FOUND A DAMN CAMP !

J'ouvre les yeux, la lumière est haute, la porte béante, je m'habille, pose le sac sur mon dos et sort attrapant les raquettes au passage.

Elle a pris les skis et la descente vers le lac.

J'avance et pointe l'arme en direction du passage, l'homme en uniforme pousse sa motoneige renversée, d'autres arrivent sans me voir.

Ils sont encore loin lorsque le refuge se brise sous le poids de la neige.

Le fracas du dernier souffle du Dytique me bouscule dans le néant.

Je glisse, déboûle la pente jusqu'à me retrouver tout en bas, le corps brisé, un messager estropié, le courage en morceaux.

Sur le lac, le vent échantillonne le son de sa voix.

Je me crois très fort et c'est bien.

Je jure votre honneur qu'elle est là, je pointe du doigt le fond de la salle.

Devant moi à quelques mètres à peine, une brèche dans le quartz glacé,

de l'eau douce sur son visage.

Comme un accroc sur l'hiver décousu.

Une couette à remonter, un pays à abrier.

Un grand amour et un lac de faille pour y plonger ...

Et tu ne peux rien dans l'abondance captive

et tu frissonnes à petit feu dans notre dos².

*

_ En ouverture de bulletin, une mise à jour dans le dossier d'une disparition inquiétante en région. Les autorités ont enfin retrouvé la camionnette de Nathaniel De Lorimier, 89 ans, cet ancien professeur d'histoire, auteur, militant indépendantiste et chroniqueur à nos émissions jusqu'à tout récemment. M. De Lorimier est porté disparu depuis près d'une semaine, soit depuis lundi dernier. Donc, voilà, on confirme que son véhicule a été retrouvé enlisé sur la route de l'ancien parc national. M. De Lorimier aurait quitté, tôt lundi dernier, le centre de réadaptation et d'hébergement Boréal sans obtenir de permission et sans prévenir ses proches.

On se rappelle que le dernier signalement remontait à cette même journée lorsqu'un Ranger en patrouille avait signalé la présence de sa camionnette sur le rang de Clay Hill.

Le détachement des Rangers confirme la découverte d'effets personnels du fugitif près d'un camp rustique malheureusement effondré sous le poids de la neige accumulée. Cette situation rend pour

² Précité note 1.

le moment difficile leur enquête. Pour l'instant rien ne permet de confirmer si M. De Lorimier se trouvait à l'intérieur au moment de l'effondrement.

Les recherches se poursuivent malgré les conditions météorologiques extrêmement difficiles des derniers jours.

L'homme, décrit comme étant en bonne condition physique malgré son âge avancé, pourrait avoir tenté de rejoindre d'autres camps sur le territoire de l'ancien parc.

Si vous avez des informations permettant de retrouver M. Nathaniel DeLorimier, vous êtes priés de contacter les Rangers ou le bureau Northwest du Gouverneur du Québec.

Merci !